

Des squelettes qui ont le rythme dans la peau

Apparues à la fin du Moyen Age, **les danses des morts** connaissent une popularité aussi macabre que persistante. Un beau livre de Vincent Wackenheim vient le démontrer.

ROMAIN MEYER

Sur une image, un squelette guinche avec un roi, un avare, un moine ou l'épouse d'un chevalier. Dans une fresque, une cohorte de cadavres enjoués sortis de leur cercueil entraînent des vivants de toute condition dans une folle farandole. Ces représentations sont rassemblées sous le nom de «dances macabres» ou «dances des morts». Elles font partie d'une redéfinition médiévale de l'équilibre entre ceux qui restent et ceux qui sont partis, regroupant dans une même destinée indistincte les mendiants et les puissants, ainsi que tous les étages sociaux entre les deux.

Mettre sur le même plateau tous ces gens constituait un acte révolutionnaire dans ces sociétés profondément hiérarchisées, mais particulièrement bouleversées par la guerre, la maladie et la famine. Ainsi, le fâcheux XIV^e siècle européen a été marqué par toutes ces hor-



Marcel Roux (1878-1922) a imaginé cet *Avare* en 1905.

Relevant souvent des moments de crise, elles ont été actualisées, remises au goût du jour selon les conditions, les contextes. Délaissant souvent le fondement religieux des origines, les artistes y expriment les craintes de leur temps, qui finissent souvent par devenir

classiques – et très copiées – de Hans Holbein, en 1630. On en trouve partout, en France donc, mais aussi en Italie, en Allemagne ou encore en Suisse. Une inspiration qui permet aux auteurs présentés par Vincent Wackenheim de traiter de tous les sujets, des plus polémiques aux plus intimes: catastrophes naturelles, guerres, petits travers et grands hommes, révoltes, nouveaux et anciens métiers, technologie modernes et même l'amour.

Rappel mortel

L'ouvrage est vertigineux d'images et porte la réflexion bien au-delà de l'exercice de style. Organisé dans l'ordre chronologique des auteurs, chacun ayant droit à une partie spécifique, il propose également plusieurs dossiers thématiques permettant de généraliser le propos et d'unir les artistes dans des discours communs. Bien que pour la plupart mal ou peu connus, ceux sélectionnés par Vincent Wackenheim, aussi différents soient-ils, se retrouvent dans la qualité générale de leur production.

La présentation commence ainsi par des œuvres du Bâlois Johann Rudolf Schellenberg (1785) – à la façon de Holbein – et traverse presque deux siècles de revisites jusqu'aux gravures datées de 1966 de l'artiste allemand HAP Grieshaber, qui, dans une tradition éclatante et modernisée, ferme la boucle. L'accumulation proposée est enivrante. Cette réplique partant d'une origine commune submerge par moments.

A l'heure où la mort est à la fois omniprésente quand elle est éloignée, mais dissimulée quand elle est proche, les danses macabres perpétuent ce qu'elles ont toujours fait: combattre l'hypocrisie qui pourrait faire croire que nous serions plus que ce que nous sommes. Au fond, critiques ou morales, elles rappellent surtout l'importance de la vie. ■

Vincent Wackenheim,
La Mort dans tous ses états. Modernité et esthétique des danses macabres,
L'Atelier contemporain, 936 pages

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☒

LIVRES

Michaël Mention
QU'UN SANG IMPUR
Belfond Noir, 336 pages
NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☐ ☐



L'apocalypse, maintenant

Finalement, on s'en est bien tiré avec la pandémie. Et si l'on avait croisé un virus bien pire encore? Ou une bactérie ou n'importe quelle saloperie vraiment dévastatrice? Du genre à transformer les humains en zombies cannibales, par exemple. C'est ce qu'imagine l'écrivain français Michaël Mention: *Qu'un sang impur* débute par une étrange explosion, une énorme éruption volcanique quelque part en Europe de l'Est. Nous sommes quelques années après le Covid et la population se retrouve à nouveau confinée, par crainte de fuites dans des centrales nucléaires abîmées. Fausse alerte. Pour un temps...

Auteur prolifique (13 romans depuis 2008) et multi-récompensé (notamment par le Grand Prix du roman noir français 2013), Michaël Mention dépeint avec verve un monde violent, noir, étouffant. Dans une ambiance apocalyptique, Matt et Clem, jeunes parents d'un petit garçon, se retrouvent prisonniers de leur immeuble, en banlieue parisienne, et doivent cohabiter avec les voisins. Dans ce refuge précaire croupissent les faiblesses et les grandeurs humaines: lâchetés, tromperies, héroïsmes... Pendant ce temps, à l'extérieur, le monde n'est que bruit et fureur: «Depuis la nuit des temps, tout n'est qu'une question de chaîne alimentaire. On vit, on crève. Bouffer ou être bouffé. Liberté, Egalité, Férocité.» **EB**

LIVRES

Corinne Desarzens
LE PETIT CHEVAL TATAR
La Baconnière, 160 pages
NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐



Une autre histoire de l'œil

C'est une balade étonnante, tour à tour flânerie savoureuse et solide randonnée. Corinne Desarzens nous emmène en voyage autour du thème de l'œil, de la vue, de la vision. Autrice, en 2022, d'un extraordinaire portrait éclaté de Churchill (*Un Noël avec Winston*), elle use d'une liberté jubilatoire pour se glisser dans l'histoire, dans la littérature, l'art, la biologie, la médecine, multipliant les anecdotes et les surprises.

Le petit cheval tatar passe ainsi des archives de l'hôpital ophtalmique de Lausanne aux déficiences visuelles des peintres impressionnistes, de l'invention des lunettes aux maladies oculaires des troupes napoléoniennes. On y croise des chirurgiens plus ou moins habiles, le héros du *Désert des Tartares*, Henri II et Ella Maillart, les photographes Teju Cole et Sabine Weiss, le guet de la cathédrale de Lausanne... On y apprend aussi bien l'origine du mot «bésicles» que l'âge du cheval préféré de Napoléon à sa mort ou encore le poids d'un globe oculaire humain (7 grammes). Et, par la grâce de cette écriture à la fois souple et précise, on ne se perd jamais dans ce foisonnement délicieux où apparaît parfois une figure discrète, l'homme à la veste rouge qui vient croiser la trajectoire de la narratrice. **EB**

MUSIQUE

Suzanne Vega
FLYING WITH ANGELS
Cooking Vinyl Limited
NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐



Toujours en verve, 40 ans après

Elle sort son dixième album – le premier depuis 2014 – mais rien n'y fait: pour beaucoup, Suzanne Vega reste la chanteuse de *Luka*, cette merveille sortie il y a près de 40 ans (en 1987), qui dénonçait la maltraitance des enfants. *Flying with angels* confirme que la New-Yorkaise, héritière de Leonard Cohen, Bob Dylan, Lou Reed (des plus grands, quoi) n'a rien perdu de son sens mélodique ni de son talent d'écriture, encore moins de sa manière d'observer le monde.

La voix aussi reste intacte et on la retrouve avec joie, toujours aussi chaude. Derrière sa douceur, des mots forts, dès le premier morceau, *Speaker's corner*, où il est question de la liberté de parole «que l'on ferait mieux d'utiliser avant de constater qu'elle a disparu». Subtile dans sa manière d'affirmer ses combats, Suzanne Vega paie son tribut à Lucinda Williams (magnifique chanteuse de blues-country), dans *Lucinda*, et à Dylan à travers *Chambermaid*, qui reprend *I want you* d'un point de vue de femme de chambre. Et si son folk tranquille se trouve parfois bousculé (comme sur l'étrange *Witch* ou le groovy *Love Thief*), on reste épaté par ce mélange de finesse et de puissance, à l'image du déchirant *Last train from Mariupol*, qui confirme à quel point cette grande dame a encore des choses à dire. **EB**

Parfois, le crime paie

Petite devinette littéraire: qu'est-ce qui peut être autant surnaturel, réaliste, néo-, futuro-, procédural, tragique, dramatique, horrifique, historique, mythologique, scientifique et même parfois parodique et humoristique? Qui a pour héros (Edipe, Ulysse, le chevalier Dupin, Sam Spade, Mike Hammer, Miss Marple, Nestor Burma, Jules Maigret ou Sherlock Holmes? La liste est longue et jamais exhaustive. L'histoire de notre petit mystère couvre des siècles, même si on en trace souvent le début au XIX^e. Malgré tous ces éléments qui pourraient constituer autant d'embûches à une vision générale, Claire Caland (scénario) et Sandrine Kerion (dessin) ont décidé de prendre le sujet à bras-le-corps, dans un essai en bande dessinée dont le titre est également la réponse à notre interrogation initiale: *Le polar*.

Comme le fait remarquer l'écrivain Frank Thilliez dans sa préface, le crime est un élément commun à chaque société, tout en étant emblématique de celle qui l'accueille. Il apparaît donc à la fois spécifique et général. En parler revient à remonter le courant de toute l'histoire de l'humanité, même si on place souvent son véritable début littéraire à Edgar Poe.

On comprend alors la tâche herculéenne à laquelle se sont attelées les deux autrices. Non seulement elles retracent l'histoire du récit criminel en littérature, mais aussi dans le cinéma, la BD ou les séries télévisuelles. Une gageure donc de rendre tout cela intéressant et compréhensible – merci Sandrine



Kerion pour ses mises en page imaginatives et très lisibles –, d'en montrer les évolutions, les transformations, les principaux courants, ses anecdotes, d'en exposer les indices, les contextes, les auteurs en portrait, tout en prodiguant d'excellents conseils de lecture. C'est intelligent, précis, documenté, pédagogique et captivant – merci Claire Caland. Forcément indispensable pour les amateurs et les curieux. **ROMAIN MEYER**

Claire Caland et Sandrine Kerion,
Le polar, Les Humanoïdes associés

NOTRE AVIS: ☒ ☒ ☒ ☐